

# Le francoprovençal s'explique-t-il par les Burgondes ?

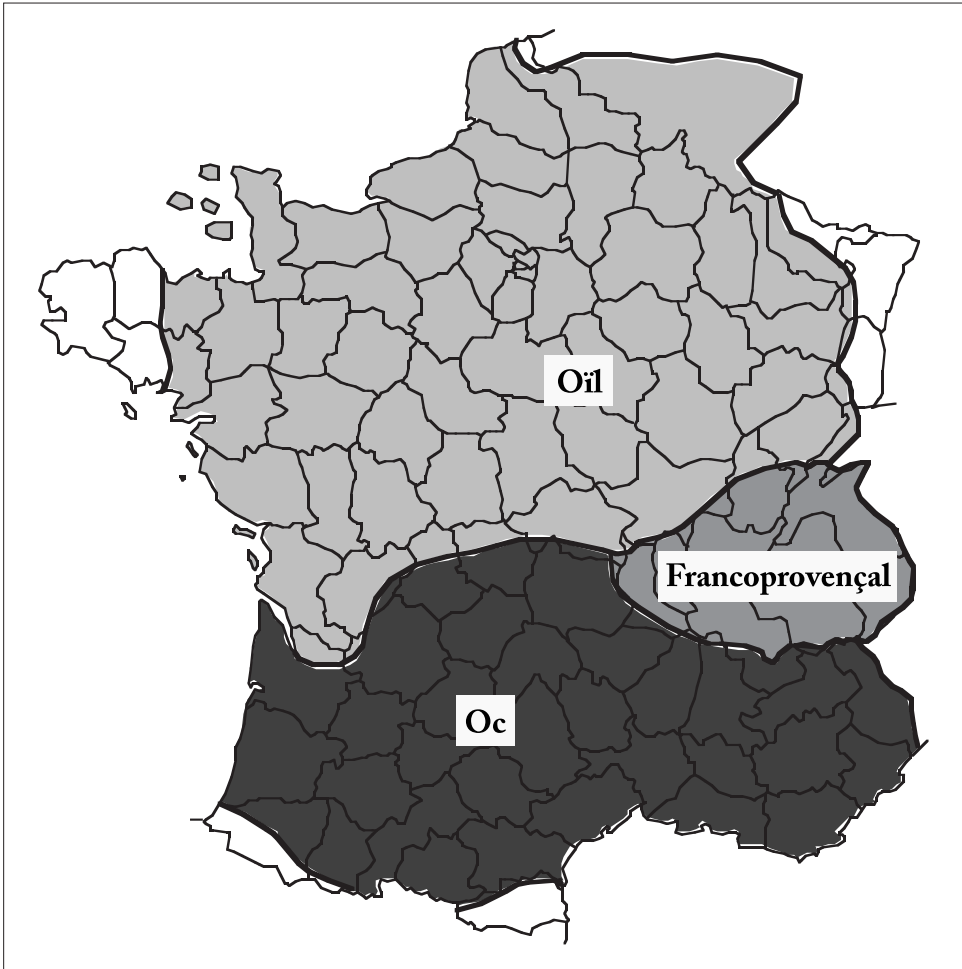
Par Gaston Tuillon

On entend encore trop souvent des historiens et des romanistes professer que l'aire francoprovençale continue le domaine du royaume burgonde et que la langue francoprovençale s'explique par les particularités linguistiques de la langue des Burgondes. Aussi n'est-il pas inutile d'examiner à nouveau la question qu'on peut formuler de la façon suivante : « Est-ce que les Burgondes expliquent les particularités des langues parlées dans la région où ils ont régné ? » Ces langues locales, ces patois pour les appeler par leur nom, ont aujourd'hui presque entièrement disparu, en France du moins, mais ils ont été pendant plus de dix siècles – ce qui a tout de même une certaine importance pour l'histoire des hommes – les langues parlées par les ancêtres des gens originaires de cette région.

Pour préciser quelle est cette région, une carte linguistique de la France élargie aux régions linguistiques associées (Belgique romane, Suisse romande, Vallée d'Aoste et Piémont occidental) divise en trois parties l'ancien pays gallo-roman latinisé et resté de langue romane. La langue d'oïl, la langue d'oc et le francoprovençal désignent les trois ensembles des patois – des langues locales, si l'on préfère – qui ont des caractéristiques communes. Le domaine francoprovençal se situe dans cette sorte d'ovale qui va de Saint-Étienne à Neuchâtel et de Roanne à Aoste et à Suse, ou si vous préférez une formulation plus géométrique, dans cette ellipse dont Lyon et Genève sont les foyers. Est-ce que les Burgondes qui se sont installés à peu près dans cette région apportent l'explication la plus convaincante de l'originalité linguistique de ce domaine francoprovençal ? Tel est l'objet de cet article.

## *I/ QU'EST-CE QUE LE FRANCOPROVENÇAL ?*

Pour comprendre cette tripartition des langues gallo-romanes qui ont été produites par la latinisation des Gaules, il est nécessaire de tracer à grands traits l'histoire linguistique de ce pays. La langue d'oc se distingue nettement des deux autres et cela s'explique par une latinisation plus ancienne, qui de plus a été renforcée par l'apport de nouveaux latinophones du fait qu'après la conquête de toute la Gaule, les colonies accordées aux vétérans de César se sont presque toutes installées dans le climat plus chaud de la Narbonnaise ou de l'Aquitaine. Ce pays occitan est le pays d'une ancienne et d'une rapide latinisation.



Les deux autres parties ont été latinisées plus tard et surtout d'une façon moins rapide, à partir de Lugdunum et des autres cités plus septentrionales. Une remarque, puisque le francoprovençal comprend le Dauphiné : les pays de Vienne et de Grenoble se sont intégrés à cette latinisation septentrionale, malgré leur rattachement administratif à la Narbonnaise. Cette participation à la latinisation plus septentrionale s'explique, soit par le rayonnement de Lugdunum, capitale des Gaules, soit par la cohésion du territoire de la grande Allobrogie, dont les trois cités les plus importantes étaient Vienne, Genève et Cularo (Grenoble).

La vaste région de la Gaule non méridionale s'est, du point de vue linguistique, divisée en deux parties vers la fin de l'époque carolingienne. La partie nord a connu alors des évolutions que la région du Centre-Est a refusées. Ce refus des

innovations d'oïl caractérise les patois que par la suite on a appelés francoprovençaux et qui ne sont pas du tout un mélange de français et de provençal, ni même d'oïl et d'oc. Ce sont des patois qui conservent la forme la plus ancienne de la langue néo-latine née de la latinisation des Gaules non méridionales. Voici quelques caractéristiques du francoprovençal :

1°/ La langue d'oïl et le français, qui est sa variante parisienne devenue la langue nationale et une langue officielle de Belgique, de Suisse et de la Vallée d'Aoste, disent : *pré, père, mère, chanter* ; le francoprovençal dit : *pra, paré, maré, tsanta*.

2°/ La langue d'oïl (moins le wallon) et le français prononcent des [y] dans tous les mots qui avaient un U long en latin. Bien qu'il soit entouré de trois langues romanes qui ont pratiqué cette évolution vers [y], oïl, oc et piémontais, le francoprovençal conserve encore dans certaines régions (Bugey, Chartreuse, Valais oriental) des prononciations en [u] ; de plus sur une grande partie de son domaine, il prononce *on* le continueur de UNUM, que le français prononce *un*. « C'est peu de chose », me direz-vous. Mais il y a bien d'autres cas qui attestent que ce passage de [u] à [y], si important dans l'évolution d'une langue romane, a été tardif en francoprovençal et qu'il y reste incomplet.

3°/ Le refus le plus important porte sur l'intonation des mots. En langue d'oïl et en français, tous les mots ont l'accent de mot sur la dernière voyelle prononcée. C'est même la seule langue romane qui ait ainsi raccourci tous les mots latins. Les patoisants francoprovençaux savent prononcer des mots accentués sur l'avant-dernière syllabe. Leur intonation reste plus proche de l'origine latine de la langue.

4°/ Cette tendance générale au conservatisme d'un état ancien fait que les patois francoprovençaux ont aujourd'hui encore des traits grammaticaux disparus de la langue d'oïl. Ils conjuguent les verbes du premier groupe sur deux modèles : les verbes *porter* et *manger* ne se conjuguent pas de la même façon. De plus les mots féminins issus de ceux qui en latin se déclinaient sur ROSA et qui ne forment aujourd'hui qu'une série dans toutes les langues romanes, se répartissent en deux séries dans les patois francoprovençaux ; ainsi les mots signifiant "femme" et "fille" ne se terminent pas par la même voyelle en francoprovençal.

Quand on garde présents à l'esprit tous ces conservatismes qui caractérisent le francoprovençal, on peut se poser cette question : « Qu'est-ce que viennent faire les Burgondes dans l'explication de cette langue étonnamment conservatrice ? » Un conservatisme ne s'explique pas par une cause extérieure, à moins que cette cause extérieure ne se soit exercée qu'au degré zéro. Le francoprovençal est une langue qui est restée proche du latin, plus proche du latin que la langue d'oïl, soit parce que dans cette région organisée autour de Lugdunum, la

capitale des Gaules, la latinisation était plus avancée et plus solide, soit parce qu'elle a été moins perturbée par ses occupants germaniques, les Burgondes. Le francoprovençal s'explique, si l'on veut, par l'influence burgonde, mais à condition de préciser que c'est parce que cette influence a été presque nulle, alors que plus au nord l'influence germanique a été plus forte, à cause d'une plus longue période de bilinguisme. Mais ce n'est pas cette explication, négative en quelque sorte, que proposent, après Walther von Wartburg, les tenants de l'hypothèse faisant des Burgondes la cause directe de la création du francoprovençal.



## 2/ INFLUENCE DES GERMANIQUES SUR LES LANGUES ROMANES

Du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, la Gaule latinisée, qui avait reçu de nouveaux habitants germaniques, était un pays bilingue : les uns parlaient roman et les autres, germanique. Cette situation bilingue qui a duré quatre siècles a fini par se décanter, non sans qu'un important territoire déjà quelque peu latinisé abandonne le latin pour une langue germanique. Il s'est établi, de Sierre à Bâle, de Bâle à Liège et de

Liège à Dunkerque, une frontière linguistique, qui est toujours en place aujourd'hui. Cette longue situation bilingue romano-germanique a eu aussi des influences sur les langues romanes elles-mêmes.

De l'ancien germanique viennent de nombreux mots que nous employons de façon courante sans même savoir qu'ils sont d'origine germanique. Une vieille tradition d'inimitié franco-allemande nous a appris que les mots *guerre*, *haine*, *laideur*, *haubert*, *guetter*, *honte*, et autres gentillesses de cette sorte sont d'origine germanique. On peut ajouter à cette liste : *regarder*, *guérir*, *héberger*, *gagner*, *hanche*, *etc.*, ainsi qu'une quantité de prénoms usuels *Albert*, *Robert*, *Guillaume*, *Gérard* et *Charles* et le nom de quelques provinces bien romanes comme la *Bourgogne* et la *Lombardie*. Et surtout, pour ne pas oublier l'exemple le plus fort, remarquons que le mot *France* est d'origine germanique et que cela n'empêche pas les Français d'être différents des Allemands. L'étymologie n'explique pas tout.

Autre influence germanique plus importante et plus discrète : les trois langues romanes les plus septentrionales, à savoir la langue d'oïl, le francoprovençal et le romanche — la quatrième langue officielle de la Suisse — sont les trois langues romanes les plus proches du monde germanique ; elles ont toutes les trois un trait commun qui est absent de toutes les autres langues romanes et que possèdent les langues germaniques : l'utilisation d'un pronom-sujet devant le verbe. Le latin disait simplement CANTO ; l'occitan et l'italien disent encore tout simplement : *canto*, tandis que le français dit *je chante*, le francoprovençal *de tsanto* et le romanche dit *eu chant*. L'allemand dit aussi *ich singe*. Vu la situation des trois langues romanes à pronom-sujet, il est probable que ce trait grammatical s'explique par une influence germanique. Il est à noter que cette influence germanique ne s'est pas opérée à l'aide de mots grammaticaux germaniques, mais à l'aide des mots latins correspondants.

De toutes les langues romanes, le français est la langue qui s'est le plus éloignée du latin originel. La Gaule est aussi celle des régions de l'Empire qui a reçu les plus forts contingents de nouvelles populations germaniques et donc celle où le bilinguisme a été le plus fort et où il a duré le plus longtemps. Mais ce n'est pas l'ancien germanique qui explique directement, comme c'est le cas pour l'emploi d'un pronom-sujet ou pour les mots d'origine germanique, les innovations qui ont marqué la langue d'oïl, c'est le bilinguisme germano-roman qui, en créant une situation de fragilité linguistique, a mis en place les conditions favorables à de profonds changements. La langue d'oïl a subi ces changements, le francoprovençal a conservé l'état linguistique antérieur. Cet immobilisme en région francoprovençale prouve que l'action des Burgondes a été bien plus faible que l'action germanique dans le pays des Francs. De toute façon, l'immobilisme francoprovençal ne peut pas s'expliquer par une forme extérieure.

Si l'on compare l'étendue du domaine francoprovençal avec le territoire de la Bourgundie des derniers rois burgondes, Sigisbert et Gondomar, on note des différences. L'espace francoprovençal est plus restreint que le territoire de la Bourgundie et surtout la capitale des rois burgondes, Chalon, est en dehors du domaine francoprovençal. On peut répondre à ces objections.

Les Burgondes ont été vaincus définitivement en 534, par la prise d'Autun et par l'emprisonnement du dernier roi burgonde, Gondomar. L'installation des Francs en Bourgogne a exigé le retrait d'une grande partie des Burgondes vers les massifs du Jura et de la Savoie, loin de l'axe de communication nord-sud des vallées de la Saône et du Rhône. Il ne serait donc pas étonnant que le territoire de la langue des vaincus se soit restreint devant l'arrivée des vainqueurs. Bien qu'approximative, la superposition géographique des deux espaces apporte le meilleur et même le seul argument aux défenseurs de la théorie burgonde pour expliquer le francoprovençal. Mais cet argument devient caduc, si l'on tient compte des données linguistiques, comme nous venons de le faire.

Cette hypothèse est pourtant née dans l'esprit d'un grand linguiste, Walther von Wartburg. Il a exposé son explication dans un article paru en 1936, dont je traduis le titre « La fragmentation linguistique de la Romania ». Plus tard, il a rédigé une version revue et amplifiée de cet article et il en fait un ouvrage auquel il a donné le même titre *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume* (Verlag Francke, Berne, 1950) ; cette nouvelle version a été traduite en français en 1967 et a très souvent été utilisée pour des cours de linguistique historique. C'est sans doute à cause de ces nombreux cours inspirés par la pensée de Wartburg qu'il est utile aujourd'hui encore de montrer ce qu'a de fragile l'explication qu'il a donnée du francoprovençal.

Je n'entrerai pas ici dans la discussion trop technique qui associe tel changement phonétique à l'influence de tel peuple germanique. Les associations présentées par Wartburg reposent le plus souvent sur de vagues similitudes d'extension géographique d'une administration germanique et non sur une argumentation liant solidement telle évolution romane à tel fait de langue germanique et encore moins à telle particularité de dialectologie germanique. Si les explications de Wartburg impressionnent par leur érudition et par leur technicité, elles ont été récuses, notamment par Ulman et surtout par Ernest Schüle, qui ne s'est pas contenté de vagues similitudes d'extension entre le politique et le dialectal, mais qui a analysé avec précision la situation géolinguistique des faits utilisés par Wartburg, démontrant ainsi que ces faits s'expliquaient par des situations qui n'avaient aucun rapport avec la langue des Burgondes (« Le problème burgonde vu par un romaniste » dans *Colloque de Dialectologie francoprovençale*, Genève 1971, pages 26-47).

Pour ce qui est des apports lexicaux que les Burgondes ont laissés dans les patois francoprovençaux, le travail de Wartburg est à la fois plus certain et plus facile à présenter. Ces mots burgondes, aujourd’hui dauphinois, lyonnais, bressans, savoyards, piquent la curiosité. Je voudrais vous citer un exemple dauphinois, c’est celui du mot qui est écrit sur les cartes de l’IGN, sous la forme *habert* et qui désigne un “chalet d’alpage”. La famille lexicale germanique à laquelle appartient le verbe \*HERIBERGON “héberger” donne dans les différentes régions de France les formes suivantes :

ancien français : *herbergier, un herberc* “un camp militaire”

français moderne : *héberger, hébergement*

occitan : la forme qui a été empruntée par le français, *auberge*

dans la région

francoprovençale : *Abergement* et le nom dauphinois du chalet *un abert*.

Il semble assez clairement que ces trois séries de mots d’origine germanique, les 1<sup>ers</sup> en *héberg-*, le 2<sup>e</sup> en *alberg-* / *auberg-* et les autres en *aberg-* correspondent aux trois peuples germaniques, les Francs au nord, les Wisigoths au sud et les Burgondes dans la région francoprovençale.

Le mot dauphinois *aber* a été pourvu d’un H initial et qui plus est d’un H aspiré, par les officiers topographes qui ont établi les premières cartes d’État-Major. Les patois dauphinois comme tous les patois francoprovençaux ignorent le H aspiré. Le mot dauphinois *abert* n’a pas plus de H aspiré que HUNE DEUX, HUNE DEUX. Voici sur ce point qui demande un témoignage dauphinois, celui d’un vrai Dauphinois, qui a exercé la profession de moniteur de ski jusqu’à 70 ans passés et qui a été l’un des derniers patoisants d’Allevard. Il s’est construit une maison qu’il a appelée L’ABERT (*l* apostrophe + *a*. initial). Il serait bon que tout le monde prononce ce vieux mot dauphinois — et sans doute burgonde — comme le prononcent les derniers Dauphinois parlant encore le patois : *un abert*, en faisant la liaison.

Wartburg a, tout au long de son admirable travail de lexicographe, cherché à dresser la liste des mots qui ont une origine burgonde. Il en a trouvé une vingtaine. Ces mots d’origine burgonde comme *brogier* “réfléchir” ou “broyer du noir”, *melon* “jeune bœuf, veau châtré”, *une faraman* “une femme de mauvaise vie”, etc. montrent que les Burgondes ont laissé des traces dans la langue parlée dans notre région, mais qu’ils en ont laissé peu. De plus, même si personne n’a encore établi la hiérarchie sémantique des mots, il n’est pas interdit de penser qu’en tête viendraient des mots signifiant “mère”, “père”, “enfant”, “vie”, “mort”, “aimer”, “manger”, “boire”, “eau”, “pain” etc. et que le sens des burgondismes relevés par Wartburg : “glouton”, “salamandre” “terrain inculte” (*ripe* et *ripaille*), “écharde” etc. n’occuperaient pas le haut du pavé.

On a aussi attribué aux Burgondes des noms de lieu, ou plutôt des suffixes

propres aux noms de lieu, notamment le suffixe en *-ens*. Ce n'est pas assuré. Ernest Schüle, qui met en doute cette attribution, conclut sa critique de cette hypothèse, en écrivant : « l'existence d'un nom de lieu en *-ens* ne prouve pas nécessairement qu'à tel endroit une famille burgonde se soit fixée au V<sup>e</sup> siècle ».

Il reste dans les patois francoprovençaux, comme dans toutes les langues romanes, d'assez nombreux mots d'origine germanique, parmi lesquels on peut distinguer quelques mots proprement burgondes. Mais cet héritage lexical burgonde est maigre, avec ou sans les toponymes. Quant à l'explication des particularités linguistiques du francoprovençal par les Burgondes, elle est tout à fait inadaptée à la réalité. Le francoprovençal est une langue conservatrice d'une situation solidement latinisée autour de Lugdunum. Une cause extérieure comme une présence germanique ne peut pas logiquement expliquer un conservatisme.

L'une des raisons qui a assuré à l'explication burgonde une certaine vogue tient à la confusion qu'on est tenté de faire entre Burgonde et Bourguignon, ou entre la Burgondie des rois burgondes comme Sigisbert et Gondomar et le royaume de Bourgogne. Un exemple : Un roi de Bourgogne, Gontran, est responsable de l'extension sur le versant oriental des Alpes, de la situation linguistique de la Gaule, c'est-à-dire de la latinisation lyonnaise et donc du francoprovençal qui en est issu. En 574, ce roi de Bourgogne a été assez fort et assez redouté pour imposer aux Longobards un accord qui lui reconnaissait la maîtrise des cols alpins et la possession de leurs deux versants, avec Suse et Aoste dans le bassin du Pô. Les dépassements transalpins du francoprovençal s'expliquent par la politique de ce roi de Bourgogne et par l'administration qui en est résultée pendant des siècles. Mais ce roi de Bourgogne n'était pas burgonde, Gontran était le petit-fils de Clovis et de Clotilde. L'extension du francoprovençal en Piémont et en Vallée d'Aoste est due à un roi franc.

#### CONCLUSION

Pour en finir avec cette explication du francoprovençal par les Burgondes et avec la théorie générale de Wartburg selon laquelle la diversité des langues romanes est due à la diversité des peuples germaniques, il faut rappeler le contexte historique dans lequel est née cette théorie explicative. Exprimée une première fois en 1936 par Wartburg qui enseignait alors à Leipzig, cette théorie repose sur une masse d'arguments fragiles, contestables et impressionnants par leur nombre et par leur caractère si hautement technique qu'ils étaient incontrôlables par des lecteurs non linguistes. Si, devant sa propre argumentation, Wartburg s'est convaincu lui-même, c'est qu'il était animé par une foi dont il a écrit la profession. Voici cette profession de foi tirée de sa traduction française *Les Origines des peuples romans* (Paris, 1941) :



« La Providence, après avoir permis aux énergies indo-européennes de submerger surabondamment la Méditerranée, a voulu mettre en réserve une dernière source d'énergie ethnique intacte et entière, afin de s'en servir pour renouveler au moment voulu l'Occident épuisé par son cycle d'évolution. »

Cette réserve d'énergie ethnique était évidemment constituée par les peuples germaniques conduits par Clovis, Théodoric ou Sigisbert. Personne ne faisait difficulté pour admettre cela, en 1939, à Halle, où a paru l'ouvrage de Wartburg qui contient cette profession de foi, *Die Entstehung der romanischen Völker* (Halle, 1939). De cet ouvrage, une traduction française a paru à Paris sous le titre *Les Origines des peuples romans*, (Paris, PUF, 1941), un an après la défaite française. Cette profession de foi pangermaniste a sans doute aidé Wartburg à ne pas voir la fragilité de ses arguments linguistiques.

Grenoble, le 4 mars 2003

## BIBLIOGRAPHIE

- ASCOLI G.I. « Schizzi franco-provenzali », dans : *Archivio glottologico italiano*, III, 1878, p. 61-120.
- DEVAUX A. *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au Moyen Age*, Paris-Lyon, 1892.
- DURAFFOUR A. *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey (Ain)*, Grenoble, 1932.
- ESCOFFIER S. *Les frontières phonétiques de la langue d'oïl, de la langue d'oc et du francoprovençal*, Paris, 1958.
- GARDETTE P. *Géographie phonétique du Forez*, Mâcon, 1941.
- GARDETTE P. *Etudes de géographie morphologique sur les patois du Forez*, Mâcon, 1941.
- GARDETTE P. « Formation et limites du francoprovençal », dans *Colloque de dialectologie francoprovençale, (Neuchâtel 1969 Actes)*, Genève 1971, p. 1-26.
- HAFNER H. *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovenzalischen*, Berne, 1955.
- HASSELROT B. « Les limites du francoprovençal et l'aire de *nostron* », dans : *Revue linguistique romane*, XXX, 1966, p. 257-266.
- LOBECK K. *Die französisch-franko-provenzalisch e Dialectgrenzen zwischen Jura und Saône*, Genève-Zürich, 1945.

- MARTEAUX Ch. « Noms en -inge » dans *Revue Savoisienne* LI, 1910, p. 68.
- MÜLLER B. « La structure linguistique de la France et la romanisation », dans : *Travaux de linguistique et de littérature*, XII, 1, Strasbourg, 1974, p. 7-29.
- MURET E. « Le suffixe germanique -ing dans les noms de lieu de la Suisse française et des autres pays de langue romane », dans : *Mélanges offerts à Ferdinand Saussure*, Paris, 1908, p. 269-306.
- PERRENOT T. *La Toponymie burgonde*, Paris, 1942.
- SCHÜLE E. « Le problème burgonde vu par un romaniste » dans *Colloque de dialectologie francoprovençale, (Neuchâtel 1969 Actes)*, Genève 1971, p. 27-58.
- TAVERDET G. *Les Patois de Saône-et-Loire*, Dijon, 1980.
- TUAILLON G. « Le francoprovençal : progrès d'une définition », dans : *Travaux de linguistique et littérature*, X, 1, Strasbourg, 1972, p. 293-339.
- WARTBURG W. von « Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume » dans *Zeitschrift für romanische Philologie* LVI, 1936 ; puis *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Berne, 1950. Traduction française par Allières J. et Straka G. avec un texte revu et augmenté, *La Fragmentation de la Romania*, Paris, 1967.
- WARTBURG W. von *Die Entstehung der romanischen Völker*, Berne. Traduction française *Les Origines des peuples romans*, Paris, 1941.
- WARTBURG W. von « Von Sprache und Mensch », Berne, 1956. Étude 5, *Zum Problem des Frankoprovenzalischen*, p. 127-158.